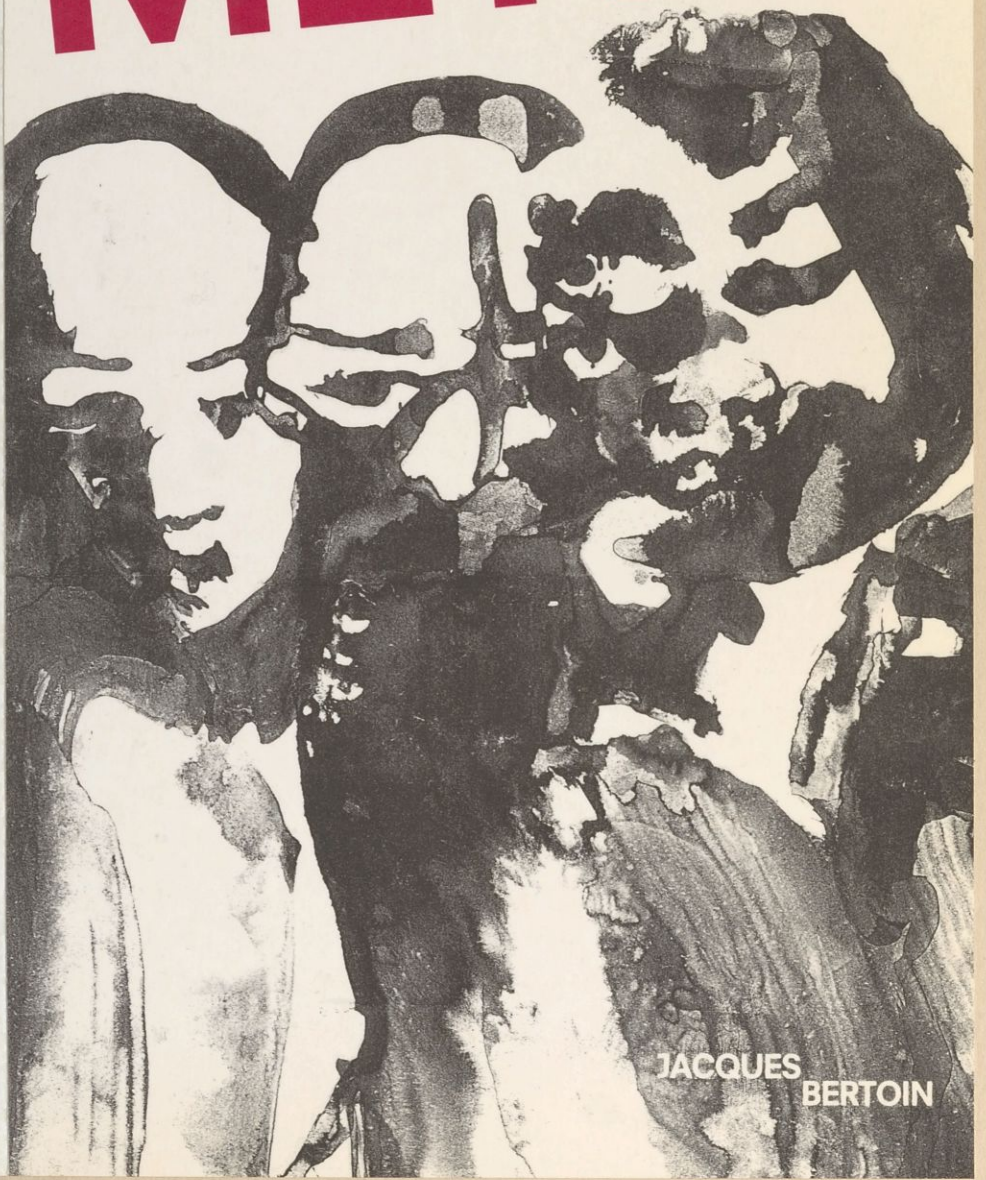
PHILIPPE
FRANCHINI

MÉTIS



JACQUES
BERTOIN

1496196

30

MÉTIS

8° R
107719

Du même auteur

Continental Saigon, Olivier Orban, 1977.

La Route des mille Li, Olivier Orban, 1979.

Shanghai, Olivier Orban, 1980.

La Fille poussière, Les Presses de la Cité, 1982.

Les Diables de papier, en collaboration avec Jean Pascalini, Les Presses de la Cité, 1984.

Un Royaume de lianes, Les Presses de la Cité, 1986.

Les Guerres d'Indochine, Pygmalion, 1988.

Tycoon, Olivier Orban, 1977.

Saigon, 1925-1945, « Autrement », 1992.

73021

PHILIPPE FRANCHINI

MÉTIS

JACQUES
BERTOIN

DL-16011993-01096

Conception graphique et réalisation de la couverture :
Étienne Robial et le Studio François Mutterer et Associés.

© Éditions Jacques Bertoin, 1993.



Une question de mots...

« Nous sommes tous des métis! » m'a lancé un jour un ami, sur un ton vibrant d'émotion.

Nous étions au Vietnam où la guerre « américaine » faisait rage. Notre conversation vagabondait sur les rapports équivoques et tourmentés entre Vietnamiens et Occidentaux, notamment les amours et les unions mixtes.

« Tous des métis? » Dans un certain sens, il n'avait pas tort. Existe-t-il aujourd'hui sur terre une ethnie vraiment pure de tout mélange?

En vérité, peu m'importait d'ailleurs de savoir que, différent, j'étais aussi semblable au reste de l'humanité. Il y avait longtemps que j'en étais convaincu. Je fus plutôt intrigué par la chaleur du propos. L'ami, de père juif autrichien installé en Angleterre et de mère française, pouvait, lui aussi, se considérer comme un métis, mais les traits de son visage, la couleur de sa peau n'en laissaient rien paraître. Il avait l'apparence d'un Français très ordinaire.

Je me suis demandé si sa sincérité ne cachait pas un sentiment trouble, de culpabilité par exemple? Mais pourquoi se serait-il senti coupable, et de quoi? Comme tout

homme de gauche, il était imbu des principes des droits de l'homme qui inspiraient, à l'époque, les bons esprits hostiles à l'intervention américaine. Il mêlait allègrement l'américanophobie latente des Européens à une vertueuse horreur du régime corrompu du Sud et à la conviction que le régime communiste du Nord était davantage le parangon de la résistance nationale qu'une machine à imposer une idéologie totalitaire. Cette gerbe de bon aloi était liée par la conscience d'une vague responsabilité de l'Occident à l'égard du tiers monde.

Nanti de ce bagage encombrant, on peut supposer qu'il avait jugé généreux et salutaire, de m'exprimer sa solidarité d'individu impur. C'était toujours ça de gagné. Il m'a paru, en l'occurrence, hors du sujet. Car sommes-nous vraiment, tous, ce qu'on appelle des métis?

D'abord, je me méfie de l'équivoque du mot. Entre ceux qui claironnent que nous sommes tous des humains hybrides et les tenants d'une prétendue pureté raciale ou nationale, la notion de métissage flotte sur les incertitudes d'une sémantique qui a bien du mal à se préciser. C'est si vrai que les éternels frileux que ronge la peur du péché croient avoir trouvé la panacée dans une parade terminologique. Ils ont inventé « eurasien ».

Rappelons-nous le mot de Socrate : « Nommer est un acte et le nom est un instrument qui sert à instruire et à distinguer la réalité comme la navette fait le tissu. » Or, « eurasien » est un compromis qui permet d'esquiver le choc du réel. Son élégance plutôt guindée et sa connotation géographique peuvent convenir aux esprits contournés et aux tempéraments susceptibles. Il n'en sent pas moins l'artifice et masque de façon dérisoire une réalité, à la fois crue et riche, qui n'a pas à être occultée.

Crue, parce que, dans cette réalité, on y hume une

odeur de sexe, un mélange de sucs et de sangs plus ou moins consenti, avec le piment parfois amer des réminiscences d'une histoire aussi brutale que sensuelle, celle de la colonisation et de l'esclavage. Riche, parce que le mot « métis » agite un imaginaire coloré et charnel, empli de lumière, d'épices, de fragrances tropicales, de peaux lisses et brunes, de lourdes chevelures ambrées... bref un délicieux goût de péché.

Je récuse donc avec fermeté le mot « eurasien » que j'ai eu parfois la faiblesse, disons même la lâcheté, d'employer pour mon compte. Sans doute, pour rester dans cette logique, devrais-je me sentir obligé de rejeter également tous les termes suscités par le syndrome de culpabilité dont l'Occident est atteint : non-entendants, non-voyants, personnes à croissance limitée, techniciennes de surface, expressions censées désigner les sourds, les aveugles, les nains, ou les femmes de ménage...

Il est enfin des mots que la logique elle-même ne peut me contraindre à employer. « Mulâtre », par exemple. Il désignait aux temps de la souveraine barbarie blanche les métis de Blancs et de Noirs. Par contradiction, ou par concession à une esthétique de la sonorité verbale, je préfère m'abstenir d'en user en me référant à cette maxime de Laozi : « L'intelligence et le savoir entraînent le grand artifice... car en quoi diffèrent oui et non? en quoi diffèrent bien et mal? »

Certains penseront que je cherche là une échappatoire. D'autres ironiseront sur la référence taoïste, sachant à quel point toute formule du vieux sage, par sa subtile ambiguïté et son hermétisme, est capable de générer les élucubrations les plus contradictoires. A ceux-là, je répondrai : n'en est-il pas de certains mots comme des bijoux? Beaux ou laids, ils sont inutiles. Leur valeur tient seulement au

rêve qu'ils inspirent ou au sentiment intime de la différence qu'ils assurent.

Amer salmigondis

Quoi qu'il en soit, malgré et au-delà de toutes les décolonisations, « métis » doit avoir gardé sa magie. N'a-t-il pas été victime d'un rapt et odieusement violé par ces jongleurs d'idées creuses que sont les publicitaires?

Pour certains de ces « fils de pub », le métissage consisterait à mélanger les attributs et les effets ou les services des produits. Un marketing de désobéissance exigerait de pratiquer des ruptures avec les règles non dites du marché. Ainsi, le yaourt ne serait-il plus forcément attaché à la blancheur, ou le cosmétique immanquablement éthéré. Telle marque de fromage a osé réaliser, paraît-il, le « métissage » prémonitoire du camembert et de la pâte de fruits en exaltant l'apparence de friandise et le goût de fromage doux du premier.

Prétendre que « métisser » est une force que seuls, « nous » savons pratiquer, « nous, les Européens » – puisque, n'en déplaise à Le Pen, nous sommes de « purs métis » –, est une aberration. Les guillemets n'atténuent en rien l'imposture sémantique. Confondre mélange et métissage résulte de l'une de ces perversions ridicules qui transforment le langage d'aujourd'hui en un produit de synthèse dont on ne parvient pas à distinguer la face du revers. Pitié, ô publicitaires! A nous, métis, laissez-nous donc le mot! En le galvaudant, en le triturant à la sauce crémière, en le manipulant en tous sens, vous dissipez une fois de plus le songe et nous enlevez la fragile aura d'exotisme que l'on cherche à nous faire perdre au nom de je ne sais quelle idyllique intégration.

Mais les grands manipulateurs de la terminologie ne sont pas les seuls responsables du salmigondis. Appeler

métissage, comme je l'ai lu, l'acculturation d'un Corse « expatrié » à Toulon n'est pas étonnant de la part d'un auteur corse imbu de la singularité réelle de son île, mais c'est tirer quelque peu sur la corde d'un mot déjà malmené. La Méditerranée n'est tout de même pas un fossé tel que la différence des cultures nées sur ses rives génère un problème de métissage.

Le métissage, c'est bien autre chose qu'une question d'adaptation à un mode différent de vie et d'exil, même avec ce que cela comporte de déchirement. Il faut tenter d'en définir la nature de façon plus précise, sinon d'en tracer les limites, ne serait-ce que pour empêcher les penseurs rapides, qui pullulent en notre temps voué au prêt-à-porter, de batifoler dans les généralités faciles et de verser dans le lyrisme bien-pensant du métissage merveilleux, nécessaire, souhaitable, inéluctable.

Retour vers la sémantique

Pourquoi la sémantique, qui est si mal en point, ne reviendrait-elle pas à ses racines, c'est-à-dire aux définitions littérales? L'entreprise est moins aisée qu'il n'y paraît, le mot « métis » impliquant des notions soumises à l'évolution de la science, telle que « race », ou de la société, telle que « mélange ethnique ». Ainsi, pour le vieux Larousse, élaboré dans le cadre des idées de la première moitié du XX^e^ siècle, le métis humain est-il le produit d'un croisement de races.

En botanique ou en zoologie, il est celui de variétés différentes appartenant à la même espèce. Il se distingue de l'hybride qui est issu, lui, de deux espèces distinctes. Si la précision ne manque pas d'intérêt, quand on sait sur quelle confusion ont été construites les théories raciales qui ont séduit tant d'intellectuels occidentaux du XIX^e^ et

du XX^e siècle, la définition est aussi fallacieuse que périmée.

Prise au pied de la lettre et réduite au critère ethnique, en admettant comme acquis qu'il y ait des races, elle pourrait conduire les esprits simples, mal intentionnés ou trop étroitement logiques, à prétendre que le métis n'est rien, puisqu'il ne saurait y avoir de race métisse proprement dite.

Autre effet inquiétant : l'idée de « produit d'un croisement » conduisant à celle de mélange, elle implique forcément celle de dosage. Maurice, un vieil ami corse qui-m'a-vu-naître, me dit un jour : « Tu es Corse à 80 %! C'est ce qui te sauve. » Encore que le sauvetage me semblât sujet à caution, j'aurais pu croire à une boutade de fin de repas sans ce ton convaincu. Maurice pensait sérieusement me témoigner de la sorte son amitié. Eh bien, j'avoue ne pas apprécier d'être assimilé, au mieux à un cocktail, au pire à un café au lait.

« Garçon, un nuage de lait, avec un peu plus de café, s'il vous plaît... »

Dire qu'on a inventé les affreux « quarteron » et même « octavon », pour désigner ceux dont les parents sont eux-mêmes des quarts ou huitièmes de sang-mêlé!

Peut-on rappeler que de l'innocence au cynisme, il n'y a parfois qu'un pas dans les nuages de l'esprit? La programmation génétique tentée par Hitler dans son plan *Lebenborn* était fondée sur le même principe de croisement entre des éléments sélectionnés et purs. Voilà pourquoi je réponds à ce cher Maurice : « Non, mon vieux, je ne suis partagé ni à 80, ni à 10, ni à 50 %. » En tout état de cause, le dosage est impossible à la conception. Le même vieux Larousse affirmait qu'il n'y avait chez le métis aucune fusion des caractères comme chez l'hybride, mais, au contraire, indépendance de ces éléments. « Le métis

retournerait donc finalement à l'un des types ethniques qui lui ont donné naissance, à moins qu'il ne disparaisse par dégénérescence... » Nous savons aujourd'hui par les recherches sur la génétique que, s'il y a possibilité d'une intervention sur les gènes, l'extrême diversité des éléments qui composent un individu en font un être totalement différent de ses géniteurs. Le fils d'Hitler et d'Eva Braun pourrait être objecteur de conscience!

Différent et funambule...

« Vous êtes Chinois, vous! Ah, les Chinois... gens très malins... » Le marchand de pâtisserie tunisienne de la rue Saint-André-des-Arts avait le sourire entendu, en enveloppant les gâteaux que j'avais achetés. Un bref dialogue m'a confirmé la complicité qu'il tenait à me manifester dans ce qui était censé nous rapprocher : notre différence. Dans sa spontanéité, cet immigré a exprimé une évidence : si l'habit fait le moine, le visage fait le métis. D'une façon ou d'une autre, on vous reconnaît d'emblée comme « autre ».

Être différent, du moins physiquement, et assumer cette différence, c'est d'abord cela être métis. Est-ce un atout, ou un handicap? Le même vieux Larousse répond à cette question d'une manière propre à satisfaire ma vanité. Après avoir affirmé que l'unité de la race humaine est prouvée par l'expansion du métissage et le fait que l'espèce est aujourd'hui composée en majeure partie de métis, il ajoute : « Souvent, les produits de ces croisements se sont montrés égaux, sinon supérieurs à leurs progéniteurs ».

Quelle satisfaction pour les produits de croisements! Ils n'ont sans doute pas lu cette phrase, ceux d'entre eux qui font encore un problème de ce qui devrait être motif de

fierté? Le seul point contestable, ici, est l'idée de hiérarchie sous-entendue par cette thèse. Je serais volontiers prêt à renoncer à la pensée séduisante d'une supériorité sur mes géniteurs, dans la seule crainte d'une inversion de l'échelle des valeurs! La source du racisme n'est pas ailleurs que dans cette obstination de l'opinion commune à en dessiner une, en classifiant les races selon des critères contestables et changeants, tels que la couleur de peau et les qualités physiques ou intellectuelles. Les degrés divers d'évolution des groupes humains ne tiennent pas à leurs propriétés génétiques, on le sait aujourd'hui, mais à une réunion de facteurs complexes qui interdit toute classification. Du coup, la définition du métis perd quelque peu de sa justification biologique.

Le métis n'est ni seul, comme devant un miroir, ni passif. Il se détermine d'abord par la réponse que lui-même donne aux autres, à leurs approches, à leurs agressions, aux conflits ou aux alliances qui en résultent.

Et cette réponse est dictée en premier par une différence fondée non seulement sur l'apparence, mais aussi sur un comportement résultant d'une double appartenance, ethnique et culturelle. Elle dépend aussi de l'époque, des circonstances. C'est en effet une chose de vivre sa condition de métis dans une société moderne, libre et démocratique, mais c'en est une autre de l'éprouver dans une société de type colonial, où la domination d'un groupe par un autre tresse un réseau d'antagonismes et d'inégalités.

Le moment est ainsi venu d'ôter le masque : je suis né de père corse et de mère vietnamienne, en un pays colonisé qu'on dénommait autrefois l'Indochine française, appellation métissée s'il en est, mais qui cachait une réalité où le métissage était avant tout une solitude.

Le cheminement vers l'identité a été, pour beaucoup d'enfants métis nés en régime colonial, une souffrance. Ils

devaient vivre une sorte de solitude intime derrière des voiles de silence, déchirés parfois de crises outrageantes. Cette solitude, générée par la hantise d'être rejeté, était particulièrement douloureuse à cet âge où l'on cherche à s'intégrer à un groupe, de préférence celui qui domine, plutôt qu'à s'en distinguer.

En ce qui me concerne, solitude, différence et souffrance m'ont été infligées très tôt, alors que je devais comme tout enfant me définir d'abord par rapport aux autres. Il me fallait m'accomplir en tant que membre de deux ethnies à la fois : une première quête à deux voies parallèles qui se fondait sur tout un réseau de marques d'identité, plus ou moins visibles, plus ou moins faciles à saisir.

La première d'entre elles, la plus évidente, était l'aspect physique, cette dualité de traits qui signe le métissage. J'étais alors obsédé par certains détails, tels que le cheveu noir et raide, la peau brune, la finesse des os, la silhouette frêle, le tout hérité de ma mère et qui me plaçait du côté de l'ethnie dominée. Mais il y avait aussi les gestes habituels, le comportement, le parler, bref ce qu'on appelle généralement la culture.

Pour ce qui concerne le langage, je prenais bien en compte le partage des eaux, capable que j'étais de m'exprimer de façon adéquate au sein de l'un ou de l'autre groupe, encore qu'entre le vietnamien, employé avec mes grands-parents, le corse, parlé avec ma tante, et le cantonais, baragouiné avec la nourrice chinoise, le français ait fini par constituer une sorte de langue véhiculaire commune. Sans être de ma part un choix délibéré, le fait de pouvoir m'exprimer correctement et sans accent dans la langue des maîtres d'alors a constitué un avantage certain.

Ce funambulisme n'allait pas sans faiblesses, disons même sans quelques lâchetés. Les unes étaient intimes,

telle une certaine honte de ma parenté vietnamienne devant mes camarades d'école français. D'autres étaient plus voyantes, comme tel geste gratuit d'autorité, telle attitude d'arrogance empruntée aux maîtres colons, ou de mépris à l'égard de « l'indigène ». Les romans coloniaux ont beaucoup insisté sur le rejet de l'ethnie jaune par le métis indochinois, mais ils l'ont trop souvent présentée comme la résultante d'une tendance innée alors qu'elle n'était qu'un effet de la situation d'inégalité socio-raciale.

Il n'est pas donné à tout le monde d'être un héros.

Funambule malgré lui, le métis tend à rechercher l'intégration à l'un ou à l'autre des groupes dont il est issu, à s'y fondre le plus possible, quitte à en adopter les tics et les manies jusqu'à l'excès, ne serait-ce que pour faire disparaître une différence trop lourde à assumer. Un jour ou l'autre, ne faut-il pas choisir?

Pour ma part, je m'en sentais incapable. Justification ou évidence, je pensais que, de toute façon, le métis était condamné, quoi qu'il fît, à une ambiguïté fatale, celle de la trahison.

D'une île à l'autre

Ma mère mourut prématurément. Je suis reconnaissant à mon père de m'avoir évité la fracture que cette disparition aurait pu provoquer en moi. Le père européen d'un enfant métis saisissait généralement l'occasion d'une telle circonstance pour lui faire rompre les liens avec sa famille maternelle. Le meilleur moyen était de l'expédier en France afin de le soustraire aux influences supposées néfastes du milieu indigène. Ce déracinement me fut épargné. Mon père sut, au contraire, préserver et entretenir des relations étroites avec mes parents vietnamiens.

Le fil sur lequel je devais m'aventurer était tendu,

curieusement, entre deux îles. L'une était la Corse, alors lointaine mais présente par mon père, son frère, sa sœur, son clan; l'autre était celle que mes grands-parents possédaient sur l'une des nombreuses artères du réseau fluvial du Mékong. Situé dans le district de Cai Be, ce domaine était un verger entouré d'une vaste étendue de rizières. Pour moi qui allais y passer mes vacances, c'était le bout du monde.

Les fermiers qui l'habitaient n'avaient peut-être jamais vu de Blancs avant mon père, sinon en des temps fort reculés. A l'époque de la conquête, la région était tenue par un grand-oncle, le fameux Tong Doc Tran Ba Loc, surnommé le « tigre de Cai Lay », le vrai, pas l'une de ses doublures ultérieures. Ce personnage haut en couleur, au visage taillé au coupe-coupe, était, aux yeux de ses ennemis, un « domestique des Français » pour s'être rallié à eux. C'était en fait un féodal converti au catholicisme, une sorte de condottiere assoiffé de puissance qui avait senti dans la religion importée par les barbares d'Occident une force capable de l'aider à étendre son pouvoir sur un pays livré au désordre et aux luttes de factions.

Là, dans le fief de ce « tigre », dont la rumeur populaire colportait qu'il dévorait le cœur des hommes rebelles à sa loi, moi, « tête de poulet-cul de canard » mais membre de son clan, j'étais à la fois respecté et tenu pour étranger, accepté sans être totalement intégré. C'était du moins ce que je pouvais lire dans les yeux des paysans, et surtout des enfants, moins exercés à dissimuler leurs pensées. En revanche, je bénéficiais d'une double cuirasse : celle de mes grands-parents et celle du colon français qu'était mon père. J'avais l'impression, en quelque sorte, d'avoir un pied dans la maison, et l'autre dehors.

J'ai ainsi pu m'initier à l'art de l'équilibrisme mental, indispensable à la santé psychique du métis, et comprendre

les subtilités de la sensibilité complexe de mes grands-parents, maîtres des lieux, sensibilité qui combinait le sens du compromis avec l'inévitable domination étrangère et un orgueil aussi profond que le mépris silencieux éprouvé pour les conquérants barbares.

Un père

Malraux écrit dans *Les Noyers de l'Altenburg :* « Ayant un père, j'étais heureux – et parfois fier – que ce fût lui. » Je peux avouer la même émotion à l'égard du mien. Pourtant, élevé par ma tante, sa sœur, je n'ai jamais vécu avec lui. Il avait refait sa vie, comme on dit, et j'aurais pu me croire délaissé, malgré le rituel dîner du samedi qu'il m'accordait.

C'était un étrange bonheur que ce moment-là, même s'il était traversé de tensions douloureuses. On m'habillait avec soin, on me coiffait en traçant minutieusement ma raie et en me plaquant les cheveux. On me bichonnait avant de m'envoyer de l'annexe où j'habitais à la terrasse, la grande terrasse de l'hôtel Continental, ouverte sur la rue Catinat, où mon père m'attendait. Il m'accueillait d'un sourire un peu contraint et, surtout, scrutait mon regard, comme pour y débusquer mes sentiments. Peut-être se demandait-il ce que je pensais de lui, de son remariage, de sa vie. Il n'était pas homme à accepter d'être jugé par son fils, ni à se livrer à des effusions mais son regard se faisait affectueux, furtivement, démentant l'impression qu'il s'imposait cette corvée par devoir paternel.

Sa nouvelle femme était une Française originaire d'Auvergne. J'en ressentais un surcroît d'exclusion. Ma tante corse qui, en bonne gardienne du foyer, se considérait comme la légataire sentimentale de ma mère, n'avait pas accepté ce remariage. Elle était restée, par fidélité, du côté

de la famille vietnamienne, m'accompagnant chez mes grands-parents avec un inlassable dévouement, comme pour faire pardonner la « trahison » de mon père.

En inspirant cette comédie – « Mathieu, tu dois manger de temps en temps avec ton fils! », – elle m'avait sauvé d'une solitude dans laquelle le métissage aurait injecté son poison d'incertitude.

Cependant, l'atmosphère de nos repas manquait de chaleur. Je croyais même déceler dans les regards des autres, employés de l'hôtel, clients ou amis de mon père, une intolérable commisération.

Parfois, peut-être sous l'empire d'un souffle de paranoïa, je croyais lire un certain étonnement dans les yeux des inconnus. « Qui est ce métis? Le patron du Continental est pourtant marié à une Française... Ce serait un fils naturel, un bâtard? »

Les seuls qui me réconfortaient étaient les Corses. Eux au moins non seulement savaient, mais le faisaient savoir. Ils me parlaient avec une familiarité rassurante, montrant ostensiblement à tous qui j'étais. Grâce à eux, je pouvais éprouver le sentiment d'appartenir à une communauté.

La combinaison de deux cultures qui donnent au père une place prééminente au sein de la famille était sans doute à l'origine de l'attachement et du respect que j'éprouvais pour le mien. Ce lien était d'autant plus solide qu'il était exempt de toute parole superflue, fausse, ou attendrissante.

A vrai dire, je connaissais peu mon père. Je ne savais presque rien de son enfance et de sa jeunesse, sinon qu'il avait été orphelin, avait quitté la Corse assez jeune et qu'il était parti en Indochine à l'appel de son oncle Dominique, censeur au lycée Chasseloup-Laubat où je devais faire mes études. Et j'en étais fier, sans vraiment savoir pourquoi.